Les touts de Platon et leurs parties

Frédéric Nef

Plusieurs ordres distincts de raisons ont mis, assez récemment, sur le devant de la scène philosophique, la question, longtemps négligée dans l'exégèse des textes platoniciens, de la composition des particuliers concrets. Cette négligence a trouvé une fin : on distingue, en effet, de manière plus nette chez Platon, d'une part ce qui est de l'ordre de la composition des particuliers, d'autre part ce qui relève de la relation entre les particuliers et les Formes. Tout en cherchant, dans un même mouvement, à caractériser ces deux types de relation, la composition et la participation. Dans ces deux cas, le risque de projection de la métaphysique aristotélicienne continue à jouer à plein. La métaphysique aristotélicienne du composant de forme et de matière, de potentialité et d'actualité, continue de manière rétrospective à servir de grille herméneutique pour l'ontologie platonicienne, ce qui a pour effet d'en amoindrir l'aspect relationnel. Cette projection aristotélicienne est rendue manifeste par l'insistance des commentateurs sur l'élucidation des relations d'exemplification, de participation et d'imitation, tout en réduisant parfois les particuliers chez Platon à des nœuds de relations (comme c'est le cas chez Héraclite ou Protagoras).

Ces deux relations cardinales, la composition et la participation, nous situent face à l'une des questions centrales du platonisme : la relation de l'un au multiple — de l'un du composé au multiple de ses composants, ou de l'unité de la forme[1] à la multiplicité des particuliers. Or, si l'on prend en compte la spécificité de la composition des particuliers dits « timéens[2] », dont les propriétés sont explicables géométriquement, on échappe à la critique tant aristotélicienne que nietzschéenne du platonisme, qui se confond largement avec le reproche de

1. On verra plus loin que la question de la participation dans le *Parménide* met en cause l'unité de la forme.
2. C'est Allan Silverman qui parle de « particuliers timéens » (voir *infra*). On pourrait distinguer, dans cette ligne de développement, les particuliers héraclitéens, les particuliers timéens et

ne pas apporter une attention suffisante au sensible, au concret, au particulier. Mais cette prise en compte nous met aussi en position de mieux comprendre la nature de ce qui relie l'ontologie des formes et la cosmologie du devenir — tout en échappant au faux dilemme de deux réductions symétriques, de l'ontologie à la cosmologie ou inversement.

Les avancées de la méréologie permettent de mieux rendre compte de ce statut des particuliers concrets. Historiquement, le développement formel de la logique des touts et des parties, ou méréologie, s'est substitué partiellement à la théorie des ensembles, avec le remplacement des ensembles par des touts et la réévaluation subséquente de la théorie des classes. Son utilisation dans l'ontologie de la composition des objets matériels, puis sa contestation par une théorie néo-aristotélicienne, notamment avec les travaux de Kit Fine[1] et de Peter van Inwagen[2], ont mis au centre des questions philosophiques la pertinence métaphysique des engagements méréologiques, tout en permettant une relecture historique des relations touts / parties dans l'Antiquité classique. Par ricochet, s'est trouvée posée, notamment dans les livres récents de Harte[3] et de Koslicki[4], la question de la pertinence elle-même de la théorie platonicienne des touts et des parties. En effet, leur logique a été récemment articulée, dans les travaux de Kit Fine, à ce qui est considéré comme un des acquis de la pensée de la substance et des accidents, pour penser l'individu concret, c'est-à-dire l'objet matériel ou la base matérielle des organismes ; cette interprétation est mise en balance et comparée avec l'interprétation de la théorie platonicienne des touts et des parties, liée, on le verra, à l'émergence du concept de structure ontologique des totalités.

Pour comprendre cette opposition, il faut se souvenir que la méréologie, dans ses engagements métaphysiques, se développe dans une direction qui est en partie à l'opposé de la métaphysique aristotélicienne fondée sur la sémantique et la logique du sujet du prédicat. Cette métaphysique pose l'individualité de la substance au départ comme une totalité, que l'on peut ensuite décomposer par l'analyse en accidents, quitte à postuler l'existence ultime d'un substrat indifférencié. En revanche, la méréologie philosophique s'attache à la notion de structure, plutôt qu'à celle de substance comme collection ; elle détermine cette structure comme une relation à ses parties, de telle sorte que la structure survienne, c'est-à-dire dépende, de ses parties. Bref, les concepts de structure et de totalité sont au centre de la métaphysique du tout et de la partie inspirée

1. K. Fine, « A puzzle Concerning Matter and Form », in *Unity, Identity and Explanation in Aristotle's Metaphysics,* Oxford University Press, 1994, p. 13-40.
2. P. van Inwagen, *Material Beings*, Cornell University Press, 1990.
3. V. Harte, *Plato on Parts and Wholes: the Metaphysics of Structure*, Oxford, Clarendon, 2005 (2e édition).

par le formalisme méréologique. Ce déport de la substance vers la structure permet de mieux rendre compte de l'ontologie platonicienne, dans sa différence avec les schèmes aristotéliciens.

Toutefois, le formalisme méréologique est limité par sa conception de la totalité comme somme, alors que la philosophie antique, puis classique, nous a appris à distinguer les touts et les sommes — comme le fait Leibniz quand il distingue l'unité véritable de l'unité par simple agrégation. Le cœur de cette approche de la totalité conçue essentiellement comme somme, est formellement la mise en jeu de l'identité entre une somme (ou un tout) et ses éléments (ou ses parties). La thèse de la composition comme identité est au centre des débats actuels — que certains philosophes se soient déclarés en sa faveur (P. van Inwagen, D. Noonan, D. Lewis, D. Baxter) ou contre (M. Johnston, K. Fine, D. Armstrong). Or, il se trouve que l'on a attribué cette thèse à Platon, à un certain stade d'élaboration de sa pensée, notamment dans le *Théétète.*

Cette question de la composition comme identité est elle-même liée directement à celle de l'innocence ontologique de la composition. À nouveau, Platon pourrait être convoqué dans cette nouvelle thèse. On entend par « innocence ontologique » le fait de ne pas introduire inutilement et subrepticement des entités dans l'ontologie. Si la thèse de la composition comme identité est vraie, alors il n'y a rien de plus dans le tout que dans les parties (pour reprendre une manière de parler de David Lewis) et il est ontologiquement innocent de poser l'existence de touts, si on admet celle de parties, puisque les touts sont identiques ontologiquement aux parties (évidemment si on ne les prend pas une à une mais collectivement : la collection des $x_1 \ldots x_n$ est identique à la somme X de ces $x_1 \ldots x_n$ mais évidemment X est différent de $x_1, x_2 \ldots$). Cette innocence ontologique a été critiquée. Du coup, cette critique pourrait rejaillir sur Platon, s'il était établi qu'il défend par endroits la thèse de la composition comme identité. Maintient-il, d'ailleurs, l'identité du tout à ses parties ? Si tel est le cas, quelle est sa conception de la composition comme identité ?

La fécondité de l'application de la démarche méréologique à Platon est renforcée par l'ancrage puissant de la lecture du platonisme comme une doctrine de la séparation des universaux, des Formes, ou des Idées, à laquelle la méréologie peut faire contrepoids. Dans la littérature sur Platon, on a longtemps négligé l'ontologie platonicienne des individus, en se contentant bien souvent d'insister sur le statut de copies ou de simulacres des individus. Or, pour concevoir correctement l'ontologie des individus, il est nécessaire d'avoir une idée claire des grandes articulations de la méréologie. Celle-ci sera utilisée parce que la relation tout / partie est interne à l'individu — et externe, si on considère des individus agrégés dans des touts collectifs. Des commentaires importants ont de ce fait

adopté cette grille herméneutique, qu'il s'agisse des travaux de McCabe[1] ou de Silverman[2]. en 1992[3] a, de surcroît, dégagé l'ontologie des particuliers dans le *Timée*, en redonnant à ce dialogue une place centrale dans la problématique contemporaine de la constitution matérielle. Les conditions sont donc réunies pour une interprétation renouvelée de la méréologie platonicienne, entendue comme ontologie de la constitution matérielle.

La pertinence textuelle de l'approche méréologique est attestée par le fait qu'il existe une gamme étendue d'exemples de composition chez Platon, de types extrêmement différents. À côté de ses exemples favoris, ceux des syllabes, des lettres et des nombres (que l'on trouve par exemple dans le *Phédon*, le *Théétète* et le *Parménide*), il y a des exemples relatifs à des genres de l'être, comme par exemple, l'Être, l'Un et le Multiple dans le *Parménide*, l'Être, le Même, l'Autre, le Mouvement et le Repos dans le *Sophiste*, mais aussi des exemples plus concrets relatifs à la médecine et à la musique dans le *Philèbe*, sans parler des quatre éléments dans le *Timée*.

Tranches, faisceaux, morceaux

La méréologie platonicienne qui s'appuie sur une ontologie des individus est exposée dans toute une série de dilemmes et de métaphores, dont il faut se garder d'isoler arbitrairement des moments. Ces moments doivent d'abord être rappelés, car cette ontologie des individus, comme dans sa version contemporaine d'ailleurs, parcourt un certain nombre d'images dont il faut dégager la charge conceptuelle. Ces images ne concernent pas la relation des individus au mondes des Idées, comme dans la *République* (avec les images des reflets, ombres, marionnettes…), mais leur constitution : sont-ils faits de tranches, de morceaux, comme le suggèrent McCabe et Harte ? Cette manière de redonner à l'ontologie platonicienne des individus une place centrale — je dis « redonner » car il n'est pas impossible que les platoniciens de la Renaissance le fissent déjà — est une sorte de « naturalisation du platonisme », qui anime par ailleurs une partie des réinterprétations contemporaines de Platon[4].

McCabe dans *Plato's Individuals* montre que trois images, ou métaphores, structurent une partie du propos de Platon : celle des faisceaux, des morceaux et des tranches.

1. M. M. McCabe, *Plato's Individuals*, Princeton University Press, 1994.
2. A. Silverman, « Timean Particulars », *Classical Quarterly*, 42, 1992, p. 87-113.
3. A. Silverman, *Plato's Dialectics of Essence*, Princeton University Press, 1990.
4. Voir notamment des tentatives aussi diverses et en apparence divergentes que celles de Bernard Linski, Edward Zalta et Penelope Maddy. Voir E. Zalta & B. Linski, « Naturalized Platonism

La première est à replacer dans le contexte de la critique de l'ontologie héraclitéenne de Protagoras, telle que Platon l'a développée notamment dans le *Théétète*. Cette ontologie, que l'on a longtemps qualifiée de nihiliste et de relativiste, relève en fait d'un particularisme radical. Elle consiste, d'une part, à nier que l'on puisse faire plus dans notre enquête métaphysique sur la structure ultime des choses et du monde que d'attribuer des qualités instantanées à ce qui en aucune façon ne peut tomber sous le schème stable d'un « objet ». D'autre part, cette ontologie met en doute la possibilité d'une attribution de propriétés, en relevant le caractère relativiste du jugement et le contenu irréductiblement relationnel des propriétés. Certes, Platon prend parfaitement au sérieux cette ontologie. C'est le sens du passage sur les osselets dans le *Théétète* (154c1 *sq.*), où Socrate montre la relationnalité de la relation de comparaison : six osselets sont moins que douze et plus que quatre, de sorte qu'il est intrinsèquement contradictoire d'attribuer « plus grand que » (quatre) et « plus petit que » (douze) à une même chose — deux propriétés relationnelles contradictoires : être plus grand et être plus petit. Mais, l'argument vaut aussi pour les propriétés non relationnelles « grand » et « petit » : 6 est grand par rapport à 4 et petit par rapport à 12. De sorte qu'une parade de Platon contre Héraclite-Protagoras s'avère nécessaire. McCabe montre de manière convaincante que la parade dans le *Théétète* est double : éprouver les limites d'une conception des individus, où ceux-ci sont des faisceaux de propriétés, jouer la carte de la non-substantialité et de la particularité du sensible matériel, pour éventuellement retourner cette métaphore (ce modèle ?) des faisceaux contre Protagoras-Héraclite, contre la théorie radicale du flux, et tenter, mais sur le mode du rêve, le rêve de Socrate, d'imaginer qu'en fait la réalité est constituée de manière ultime de morceaux simples et indécomposables. D'où la deuxième image méréologique platonicienne.

C'est ainsi que ce qu'on appelle « le rêve de Socrate » à la fin du *Théétète* exploite l'image, apparemment inverse de celle des faisceaux, de morceaux simples et ultimes, inaccessibles à la définition :

> […] *les choses qui de ces éléments aussitôt se constituent, tout comme elles sont faites de leur entrelacs, de même les noms des éléments deviennent, une fois tissés ensemble, une définition : car des mots tissés ensemble, c'est ce qu'est une définition. Ainsi donc les éléments, d'une part, ne sont pas définis, ne sont pas connus, mais ils sont sentis ; d'autre part, ce sont leurs composés qui sont connus et exprimés, et objets d'une opinion vraie*[1].

En termes plus actuels, Platon établit là un parallèle étroit entre la structure ontologique d'un particulier concret X, sur la base d'éléments matériels ultimes,

et la composition des éléments de la définition, sur la base d'éléments formels ultimes.

Mais il existe une dernière image, une dernière métaphore, celle de tranches, relative à la stratification de la réalité. Elle engage la mise relation des parties matérielles du kosmos dans l'Âme du monde. Ce feuilletage se situerait à l'articulation du géométrique, du matériel, et du psychique, en entendant évidemment par ce dernier terme le décalque du grec.

Intermède méréologique

La méréologie (*meros* + *logos*) est la science des touts et des parties. Elle a été édifiée parallèlement par deux philosophes, mathématiciens et logiciens d'orientation presque *opposée*, le nominaliste polonais S. Lesniewski[1] et le réaliste anglo-américain A. N. Whitehead[2], dans les années 20 du siècle dernier. C'est Lesniewski qui l'a portée sur les fronts baptismaux, en faisant de la méréologie une partie de son système, qui comprend outre la méréologie (en fait une ontologie formelle), une ontologie (en fait une sémantique) et une protothétique (en fait une logique). Un des buts de Lesniewski en construisant sa méréologie, a été de vouloir fournir une alternative à la théorie des ensembles, responsable selon lui de la génération des paradoxes, bien connus depuis Russell, qui ont révélé une erreur conceptuelle de départ dans la théorie des ensembles. A. N. Whitehead, de son côté, a développé une méréologie des événements, à l'intérieur d'une ontologie des sciences naturelles, susceptible d'éclairer la cosmologie du *Timée*. La méréologie est donc bifide. Peter Simons en 1987[3] a rendu un immense service à la communauté philosophique en systématisant les travaux de Lesniewski et en organisant le foisonnement des différentes méréologies. D. Lewis, enfin, en 1991 dans *Parts of Classes*[4] démontre la complémentarité de la méréologie, de la théorie des classes, de la théorie des ensembles, trois manières de penser les touts : comme des sommes, des classes ou des ensembles.

C'est D. Lewis qui a donné les trois principes de la méréologie qui permettent à la lectrice de s'en faire une idée à la fois précise et exacte :

1. Transitivité : si x est une partie de y, et y est une partie de z, alors x est une partie de z.
2. Composition non restreinte : s'il existe des choses quelconques, alors il existe une fusion de ces choses.

1. On lira D. Miéville, *Introduction à l'œuvre de Lesniewski*, Fascicule I : *La Protothétique*, 2e éd., 2004 ; Fascicule II : *l'Ontologie*, 2004 ; Fascicule III : *la Méréologie*, 2009, Travaux de Logique, Centre de recherches sémiologiques, université de Neuchâtel.
2. Voir notamment, A. N. Whitehead, *Procès et réalité*, Gallimard, 1995.
3. P. Simons, *Parts*, Oxford, OUP, 1987.

3. Unicité de la composition : il n'arrive jamais que les mêmes choses aient deux fusions différentes.

J'ajoute un quatrième principe qui n'est pas strictement au même niveau que les principes (1)-(3) qui sont formels :

4. La fusion n'ajoute pas un être aux éléments dont elle est la fusion (principe d'innocence ontologique de la fusion, ou de la composition entendue comme une fusion).

On peut illustrer (1) comme suit. Si l'écorce est une partie du tronc et que le tronc est une partie de l'arbre, l'écorce est une partie de l'arbre. Il est intéressant de remarquer que notre intuition hésite dans le cas des artefacts, qui occupent une place intermédiaire entre les totalités concrètes naturelles et les touts sociaux : si la porte est une partie de la maison et que la serrure est une partie de la porte, alors la serrure est une partie de la maison ? Cela dit, (1) ne joue pas de rôle majeur dans notre interprétation de Platon et il semble que celui-ci accepte ce principe pour les touts naturels dans le *Timée*.

En revanche, le principe (2) de la composition non restreinte pose un problème très complexe. Il est apparemment tout à fait contre-intuitif de l'admettre si l'on fait s'équivaloir, comme Lewis, fusions méréologiques (des parties dans un tout) et composition (au sens traditionnel d'obtention d'une totalité par agrégation des parties, comme par exemple la statue obtenue à partir de parties d'argile ou de marbre). En effet, ce principe stipule qu'il n'y a aucune contravention à la fusion-composition. Par exemple, un morceau de camembert, la dernière chronique sur France Culture et le théorème de Pythagore, donnent une fusion apparemment aussi respectable, que la fusion de tous les atomes de marbre dans les frises du Parthénon. Il est cependant douteux que nous puissions identifier une telle fusion, dont nous serions, à la limite, prêts à admettre la légitimité purement abstraite et formelle, à une quelconque composition : quel genre de tout serait-ce là ? La question de la composition, pour reprendre la formulation de van Inwagen, bute sur ce principe de la méréologie que David Lewis a défendu contre ses détracteurs[1]. D. Lewis soutient en effet l'intangibilité de la méréologie :

> *Je considère la méréologie comme légitime, non problématique et complètement, précisément élucidée. Toutes les suspicions à son encontre sont infondées. Mais je prétends encore davantage : la méréologie est ontologiquement innocente*[2].

Selon lui, la composition non restreinte est une vérité nécessaire, donc qui vaut pour absolument tous les mondes, quels qu'ils soient :

1. D. Lewis, *On the Plurality of Worlds*, Blackwell, 1986, p. 212-213.

Je soutiens que la composition méréologique non restreinte est non restreinte : toute bonne vieille classe de choses a une somme méréologique. Si jamais il y a quelques trucs, peu importe à quel point ils sont disparates et non reliés, il y a alors une chose qui est composée précisément de ces choses. Cette somme est un individu trans-mondain. Il recouvre chaque monde qui contribue à ce tout par une partie, et se trouve donc en partie dans chacun des nombreux mondes.

Nous nous satisfaisons avec bonheur de sommes méréologiques de choses qui contrastent avec leur environnement plus qu'elles ne le font avec d'autres sommes ; et qui sont adjacentes, sont attachées ensemble et agissent de manière conjointe. Nous sommes plus réticents à admettre l'existence de sommes méréologiques qui sont à la fois disparates et dispersées et vont chacune leur petit bonhomme de chemin[1].

Les thèses fondamentales de la méréologie platonicienne

Les livres de Harte et de Koslicki permettent de dégager les thèses fondamentales de la méréologie attribuable à Platon.

La première est celle de l'*unité* : bien plus qu'une composition-identité (voir ci-dessus, à la David Lewis), la composition platonicienne suppose une unification[2] des touts. Il ne s'agit pas seulement de fusion méréologique, mais de *sumplekein* (mettre ensemble, entrelacer, *Théétète,* 202b3, *Sophiste,* 242d8, 262d4, *Politique,* 267b6, 309b8), de *summignusthai* (mélange *Théétète,* 159a, *République,* III, 415a5, *Philèbe,* 25d2, 61c8, 61e7, *Timée,* 59a4, *Politique,* 258a3, cf. pour « mélanger » *Philèbe,* 22a2), de *koinonein / koinonia* (combinaison au sens de créer quelque chose de commun, *Lachès,* 197e7, *Gorgias,* 507e6, *Banquet,* 188c1, *République,* II, 371b6, III, 402e3, *Politique,* 276b7, *Lois,* IV, 721a4), de *sumphonein / sumphonia* (harmonisation, au sens d'un bon rapport multiple / unité, *Timée,* 47d6, *Banquet,* 187b4, *République,* III, 401d2, IV, 432a4, IX, 591d6). Il s'agit donc non d'un simple assemblage, d'une simple agrégation de parties, mais d'une unification qui aboutit, comme à propos de la syllabe, à une forme non seulement unique (en vertu du principe de composition unique de la méréologie), mais *unifiée.* Cette caractéristique va apparemment contre le principe de gratuité ontologique de la fusion méréologique chère à David Lewis (voir plus haut) ; elle s'inscrit contre le principe de la composition comme identité. En effet, pour reprendre l'exemple de la syllabe, il y aurait plus dans la syllabe que dans les lettres qui la composent. Si la syllabe est plus unifiée que les lettres (qui ont l'unité simple d'éléments), et vu le principe qui veut que plus une chose est une, plus elle a d'essence pour les platoniciens, cela entraîne

1. D. Lewis, *On the Plurality of Worlds,* p. 211.
2. Il appartiendra aux néoplatoniciens de systématiser cette ontologie de l'unification et à Proclus de dégager dans les *Éléments de Théologie* une méréologie métaphysique systématique

qu'il y a plus dans la syllabe que dans la lettre : la gratuité ontologique ne peut s'appliquer. On ne peut plus dire qu'ontologiquement il y a exactement la même chose dans « So » que dans s et o sous prétexte que So n'est que s & o[1] et qu'il n'y a pas plus dans l'un que dans l'autre. La conséquence est qu'il y a un engagement ontologique de la fusion qui est différent de la somme des engagements ontologiques des parties. Cette conception du tout comme numériquement distinct de ses parties se trouve dans le *Parménide* en 146b2-5 : « toute chose est soit la même chose (*tauton*) qu'une autre, soit autre (*heteron*) qu'une autre ; et si elle n'est ni la même, ni une autre, alors est une partie (*meros*) d'une autre ».

La deuxième thèse de la méréologie attribuable à Platon est celle de la *composition restreinte.* Par exemple dans le *Sophiste,* pour reprendre l'exemple des syllabes, le mélange de certaines lettres ne donne pas de syllabe (*Sophiste,* 252e9). En français, pour adapter notre exemple, k et u ne constituent pas de syllabe. Platon distingue plusieurs possibilités : la composition peut ne jamais survenir (ce qui aboutit au nihilisme de Protagoras ou de certains Sophistes) ; la composition peut être universelle (comme chez David Lewis), c'est-à-dire poser l'identité de la totalité et de ses parties ou de la totalité et de l'une des parties ; ou enfin, la composition peut être restreinte à certains cas. Platon rejette la deuxième possibilité, après l'avoir minutieusement examinée, et il accepte la troisième qui le conduit à spécifier les conditions de la fusion des parties dans le tout.

La troisième thèse, que Harte met en relief de manière originale, est celle de la dichotomie de la *structure* et du *contenu.* Harte identifie cette opposition à l'opposition de la limite (*peras*) et de l'illimité (*apeiron*) dans le *Philèbe.* On sait, en effet, que le mélange (*mixis, meikton*) dans ce dialogue est un mélange de limite et d'illimité (*Philèbe,* 24e7-25b6). Dans le *Timée,* la structure est la proportion (*analogia Timée,* 31c4, 32c1, cf. aussi *République,* VII, 534a6), ou l'ordre (*taxis, Gorgias,* 504a7, 504d1, 506d9, *République,* VIII, 561d5, *Timée,* 30a4), qui se confond avec la configuration de l'espace. Le contenu peut être constitué des quatre éléments.

Harte insiste sur cette dichotomie pour caractériser l'entreprise platonicienne :

Ce qui émerge de cette théorisation générale et des exemples illustratifs de combinaison et de mixage, je l'ai soutenu, est une conception des touts comme de structures ayant un contenu (contentful structures). *La structure, d'après cette conception, est essentielle à la constitution d'un tout. En effet, les touts, je l'ai montré, sont pensés de la manière la meilleure comme*

1. Je note « & » la somme méréologique, pour la distinguer de l'addition arithmétique.

étant des instances de structures et non comme des choses qui « ont » une structure d'une manière qui rend la structure plus ou moins détachable du tout et de ses parties. Dans la conception de Platon, la structure n'est pas moins essentielle que les parties de tel ou tel tout lui-même. Les parties d'un tel tout sont chargées en structure (structure-laden[1]).

Cependant, il ne faudrait pas aller jusqu'à identifier les touts avec des structures essentiellement mathématiques, car, comme l'a montré K. Koslicki, cela d'une part ferait violence à nombre de textes platoniciens sur la composition et d'autre part ferait dominer une interprétation pythagoricienne du platonisme[2].

La quatrième thèse est que les touts ont un *caractère téléologique ou normatif*: ils sont « complets » ou « parfaits » *teleios*), harmonieux (*sumphona*) et bons (*kala*) : c'est une providence divine qui les ordonne en vue du meilleur :

Parce que le dieu souhaitait que toutes choses fussent bonnes, et qu'il n'y eût rien d'imparfait dans la mesure du possible, c'est bien ainsi qu'il prit en main tout ce qu'il y avait de visible — cela n'était point en repos, mais se mouvait sans concert et sans ordre — et il l'amena du désordre à l'ordre, ayant estimé que l'ordre vaut infiniment mieux que le désordre[3].

Il faut donc distinguer de pures pluralités et des unités. Les touts sont bien entendu des pluralités d'éléments, mais il ne suffit pas qu'il y ait une pluralité, il faut qu'elle soit relativement unifiée. C'est en ce sens que les touts ont des traits normatifs et téléologiques : cette unité est d'essence normative (c'est l'assujettissement à un ordre), et téléologique (cette unité est en vue d'un but). Par exemple, un organisme est une unité qui réalise le maintien de la vie, une mélodie est une unité qui réalise une expression.

Enfin, la dernière thèse est que ces touts sont *intelligibles* et qu'ils sont des *objets de la science*. Les structures sont pour Platon essentiellement mathématiques, ces dernières étant les gardiennes de la connaissance scientifique en général. On comprend que les touts en tant que structures soient des objets de la science et non de l'opinion ou de l'imagination : ce sont des structures *de re* qui instancient en général des formes mathématiques. Par exemple, la musique comprend des touts harmonieux, comme des mélodies, et ces touts harmonieux sont des instanciations de structures mathématiques, comme les relations de supériorité entre les sons, ou la géométrie des espacements dans le rythme et la mesure.

1. V. Harte, *op. cit.*, p. 268.
2. K. Koslicki, *op. cit.*, p. 105-7.
3. *Timée*, 30a-4-5, tr. L. Moreau, *in* Platon, *Œuvres*, t. II, coll. « La Pléiade », Gallimard,

Composition et identité

On ne peut ici passer en revue l'ensemble des problèmes relatifs à la relation tout / partie ou à la constitution des totalités et des individus. Je ne détacherai qu'un problème en choisissant celui dont la discussion peut jeter une lumière vive sur l'interprétation de la philosophie de Platon. Ici, il ne s'agit pas de l'apport éventuel d'une méréologie platonicienne à la méréologie en général, mais d'un renouvellement éventuel de la lecture de tout un pan de l'œuvre de Platon — renouvellement qui reconnecte toute la série de textes dont on a fait le rapide inventaire plus haut. Ce problème est celui que pose la thèse générale de la composition comme identité. Cette thèse est très simple : la composition ne serait rien d'autre qu'une identité. 2+3 = 5, parce que 5 est identique à '2+3', le bloc de marbre est identique à la statue qui en est composée, un livre est identique à la somme de toutes ses pages. Des objections viennent immédiatement à l'esprit : « 5 » est impair, « 2+3 » ne l'est pas ; le bloc de marbre est cubique, la statue ne l'est pas ; les pages sont aérées, le livre ne l'est pas[1].

Une objection à cette thèse, d'un point de vue platonicien, est qu'elle établirait une identité entre une unité et une multiplicité dans le cas d'une composition réelle. La difficulté pour cette thèse que Platon propose dans le *Théétète* est qu'elle génère une énigme : quelque chose est à la fois un et plusieurs, unifié et non unifié. Platon, à propos de la syllabe, dans le *Théétète*, pose l'identité d'une unité, celle de la syllabe (exemple : « so » et des lettres qui la composent (s & o). C'est à propos de cet exemple que nous pouvons exposer en quoi réside la difficulté intrinsèque de la composition comme identité. Si réellement la syllabe est identique aux lettres qui la composent, soit on ne peut plus la poser, soit si on la pose, on doit admettre qu'elle est à la fois complexe et non composée :

Socrate : Admettons donc comme nous l'affirmons maintenant que le composé, pareillement dans les lettres et partout ailleurs, c'est une forme douée d'unité, constituée à partir de l'assemblage de ses éléments individuels.

Théétète : Tout à fait.

Socrate : Donc les parties, il ne faut pas qu'elle en ait.

Théétète : Pourquoi donc ?

Socrate : Parce que de ce qui a des parties, il est inévitable que le tout se confonde avec l'ensemble de ses parties. Ou bien le tout aussi, tu dis que c'est constitué à partir de ses parties, une forme douée d'unité, différente de l'ensemble de ses parties[2] *?*

1. On peut remarquer qu'il ne s'agit pas de dire que b est non F, mais que F tout simplement ne s'applique pas, ce qui renforce l'impression que la composition a introduit dans le jeu une nouvelle pièce et donc que le jeu n'est pas si innocent ontologiquement.

Ceci conduit à l'aporie de la composition comme identité :

Socrate : Nous disons donc que, ce dont il y a des parties, le tout aussi bien que le total se confondra avec l'ensemble de ses parties ?

Théétète : Tout à fait.

Socrate : Revenons maintenant à ma tentative de tout à l'heure : n'est-il pas inévitable, si l'on admet que le composé se confond avec ses éléments, que ses éléments ne lui appartiennent pas comme des parties de lui-même ? Ou bien s'il leur est identique, qu'il soit connu au même titre qu'eux[1] *?*

Cette aporie de la composition comme identité marque peut-être une aporie de la méréologie platonicienne, qui consiste à penser le tout comme une unité d'ordre supérieur à ses éléments, eux-mêmes pris comme des unités.

Je n'ai pas traité des rapports des touts et des parties dans l'unité des vertus. De même, je n'ai rien dit de la totalité de la Cité idéale formée de parties, ni non plus de la question spécifique des parties dans l'ordre musical. Au plan formel, il faudrait traiter séparément de la question très difficile des Idées, considérées comme des touts dont les Idées hiérarchiquement inférieures sont des parties. Il en va de même pour le problème du « Troisième Homme » : j'en laisse l'analyse à la sagacité de Gilles Kévorkian. Enfin je n'ai pas tiré mon analyse du côté des *Éléments de Théologie* de Proclus, qui pensent la structure méréologique comme un emboîtement de monades. Je me suis limité au problème de la composition matérielle que l'ontologie analytique a tendance à reconduire à l'union de la matière et de la forme. J'ai essayé de montrer la richesse de la théorie platonicienne des touts et des parties, en indiquant comment la perspective méréologique pouvait renouveler la question négligée de l'ontologie des individus.

Chapitre 14

Le mythe dans les dialogues platoniciens

Jean-François Mattéi

Si donc, Socrate, en beaucoup de points, sur beaucoup de questions concernant les dieux et la naissance du monde, nous ne parvenons pas à nous rendre capables d'apporter des raisonnements cohérents de tous points et poussés à la dernière exactitude, ne vous étonnez pas [...] Moi qui parle et vous qui jugez, nous ne sommes que des hommes en sorte qu'il nous suffit d'accepter en ces matières un conte vraisemblable et que nous ne devons pas chercher plus loin.

Timée, 29 c-d

Les dialogues de Platon posent depuis des siècles des problèmes inextricables aux différentes générations d'interprètes qui hésitent à établir la cohérence de leurs multiples dimensions, métaphysique, éthique, politique ou cosmique. Tout tient au premier chef à la spécificité de l'écriture platonicienne, unique dans l'histoire de la philosophie, c'est-à-dire au mystère du tissu d'une forme dialoguée, criblée cependant de monologues le plus souvent mythiques. Depuis l'Antiquité, on a tenté de nombreux essais de classement de ces dialogues en fonction des catégories les plus diverses : rhétoriques, protreptiques, théologiques, herméneutiques, sémiotiques ou pragmatiques. Ainsi les néoplatoniciens tenteront de dégager les principes qui commandent la mise en scène du texte, le rôle des personnages, le thème de leur recherche commune, les styles littéraires variés, la forme de l'entretien ou le sens métaphysique de son interprétation. Les interprètes modernes ont cherché, de leur côté, à distinguer les différents registres rhétoriques, dialogiques, sémantiques ou linguistiques, en multipliant les stratégies discursives, pour revenir, de façon toute kantienne, sur les conditions de possibilité du *logos* platonicien. Goldschmidt, par exemple, découvrait une structure dialectique semblable dans les dialogues en faisant fond sur les quatre étapes de la recherche — l'Image, la Définition, l'Essence, la Science